

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 30, numéro 4 (178), août 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 30(4), 115–121.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
ROBERT MELANÇON
SUZANNE ROBERT

Le chinois, du ping-pong?

Joseph Brodsky dit que la différence entre la langue anglaise et la russe, c'est celle qu'il y a entre le tennis et les échecs: au tennis, vous jouez directement avec la balle, tandis qu'aux échecs, c'est une affaire de combinaisons. Est-ce que le français est un jeu ou un sport? Quoi qu'il en soit, le joul, ce serait de jouer au tennis sur un échiquier! Amusantes, de telles comparaisons ont leurs limites; elles illustrent en tout cas l'intuition poétique, en rien comparable au raisonnement linguistique. Les linguistes sont des acrobates qui travaillent sous le filet.

F.H.

Un insidieux désespoir

Il y a des lectures qui provoquent le coup de foudre et d'autres qui vous inoculent leurs germes imperceptiblement, lentement et sûrement. C'est le cas de *Personnages désespérés* (chez Fayard) de Paula Fox. Elle vit à New York; l'action se déroule à New York. On pénètre chez les Bentwood, au début des années soixante, dans un confortable duplex de Brooklyn Heights. Les Bentwood ont la quarantaine; ils sont mariés depuis une quinzaine d'années et n'ont pas d'enfants. Otto est avocat, Sophie accepte de temps à autre des traductions chez un éditeur. Voilà pour le contexte. Le reste est affaire de style; l'écriture froidement descriptive, hyperréaliste, discrète,

implacable. Un peu comme la voix de quelqu'un qui vous dirait, dans un avion, sur un ton aimable mais sans affectation: «Vous savez, je crois qu'il y a une bombe dans l'appareil». Le désespoir catastrophique sous des dehors tranquilles dans un esprit conservateur...

S.R.

Pour saluer Aldo Leopold

Que je sache, aucune célébration n'a marqué l'an dernier le centenaire de la naissance d'Aldo Leopold (1887-1948). À l'Université du Wisconsin, à Madison, peut-être a-t-on organisé une soirée; peut-être la Audubon Society ou le Sierra Club ont-ils marqué cette date. Je le souhaite: il fallait honorer la mémoire de celui qui fut un des inventeurs de l'écologie et, bien avant que la conscience des dégâts du progrès ne se répande, un des plus ardents défenseurs d'une nature sauvage qu'il savait menacée. C'est à l'écrivain que je songe: il aurait fallu aussi qu'une revue littéraire honorât la mémoire de ce prosateur si limpide, parce qu'Aldo Leopold fut aussi un remarquable écrivain.

Le recueil posthume de ses essais, *A Sand County Almanac* (New York, Oxford University Press, 1949, maintes fois réédité depuis, c'est donc qu'il a des lecteurs) m'accompagne depuis une dizaine d'années, depuis que le hasard me l'a fait découvrir dans une maison de campagne où personne ne s'était soucié de le lire. D'emblée, j'ai su que ce livre ne me quitterait plus. Je me garderai bien de le résumer; ce serait immanquablement le réduire en des thèses triviales. Aldo Leopold est écrivain à cause d'un tour inimitable. À quoi cela tient-il? Son texte enfile des phrases sobres, écrites, dirait-on, à mi-chemin du journal et du manuel, sans autre souci que de se faire comprendre; j'ai pourtant lu peu de livres aussi poétiques, qui donnent à la fois autant à rêver et à penser. On songe à des classiques délicieux, *The Complete Book of Angling* d'Isaac Walton, *The Natural History of Selborne* de Gilbert White, les *Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre, les *Croquis laurentiens* du Frère Marie-Victorin, les

Lettres sur la botanique de Rousseau. Ces rapprochements risquent de donner une idée trop étroite de cet «almanac» au titre modeste. Il évoque aussi certaines pages des *Rêveries du promeneur solitaire*, des chapitres de *Walden*, quelques notes, peut-être, des *Heures oisives* d'Urabé Kenkô. Cette liste hétéroclite dit assez mon embarras et mon bonheur; *A Sand County Almanac* ne ressemble à aucun autre livre.

R.M.

De Peter Stillman à Peter Stillman, with love!

Auteur d'un roman plus métaphysique que policier, Peter Auster, non c'est plutôt Paul, dans *Cité de verre* (Actes Sud, 1988), raconte les aventures de Quinn, Daniel, père d'un Peter, et non d'un Paul, mort jadis, l'enfant, et auteur, le père, Quinn et non Auster, de romans policiers de seconde zone sous le pseudonyme de William Wilson, celui-ci racontant les enquêtes de Work, Max pour les intimes. Quinn reçoit un jour un appel téléphonique d'un Peter Stillman, fou et fils d'un autre Peter Stillman, pareillement fou, ou autrement, auteur non seulement de son fils mais encore d'une thèse sur Henry Dark, sieur d'un siècle ancien qui, s'il avait existé, aurait commis un opusculé intitulé *La nouvelle Babel*. Peter Stillman Junior appelle donc Daniel Quinn; or il ne veut pas parler à Quinn, mais à Auster, mais oui, l'auteur du livre dans lequel... Autrement dit: qu'est-ce que la réalité? la mémoire? l'imagination? la vie, la mort? l'amitié? le destin? qui est Dieu? qui est Auster? qui êtes-vous? et cela vaut-il la peine d'encourager (ils perdaient toujours au moment où le livre fut écrit, c'était avant Gary Carter) les pauvres Mets de New York? À suivre: *Cité de verre* est le premier tome d'une trilogie.

F.H.

La grande affaire

Qu'est-ce que le *Popol Vuh*, ou *Livre des événements*? C'est la «Bible américaine des Mayas-Quichés», répondent ses traducteurs Pierre DesRuisseaux et Daisy Amaya. Le volume

(VLB et Le Castor astral, 1987) ne me semble pas encore avoir eu ici le retentissement qu'il méritait. Cette bible est pourtant d'un tout autre calibre que la «bible des Lavallois» (voir *Liberté* 176), qu'on s'arrache littéralement. Une riche introduction de Pierre DesRuisseaux renseigne très bien le profane sur cette œuvre rare et sur ses vicissitudes dans l'histoire. La traduction, quant à elle, a donné lieu l'année dernière à un débat au Centre culturel mexicain, à Paris. On me dit qu'elle y a été qualifiée de savante et n'a laissé personne indifférent. Je donnerai pour exemple de son pouvoir évocateur le passage où l'on voit la déception des Créateurs après leur premier essai de création humaine:

Leur chair fut faite de terre et de boue. Mais ils (les Créateurs s'aperçurent qu'il en résultait peu de bien: ils fondaient, ils étaient immobiles, aplatis, mous, défaits, mouillés, détrempés. Ils ne pouvaient tourner la tête que d'un côté; ils étaient courbés et ne regardaient qu'en arrière.

Les mots les plus communs sont enchanteurs, aurait dit Max Jacob, quand ils sont «situés», et parvenir à les situer est la grande affaire. Qu'aurait dit là-dessus la «grand-mère du Soleil», que les Créateurs déçus vont consulter? Eux, ce qu'ils n'arrivent pas à situer, c'est l'homme, c'est-à-dire quelqu'un qui tient debout, pense, parle, se multiplie et surtout cherche l'infini, puisse les nommer, les appeler. Dans le *Popol Vuh*, explique l'avant-propos, nommer est essentiel: la créature qui ne peut pas nommer les Créateurs est ratée, et celle qui ne peut nommer les puissances des ténèbres ne saura pas déjouer leurs pièges. L'importance du nom n'est d'ailleurs qu'un aspect intéressant de ce texte suggestif à bien des égards.

J.-P.I.

Les charmes discrets d'un ex-pasteur

Roger, ancien pasteur devenu professeur de théologie dans une université de la Nouvelle-Angleterre, marié en

secondes noces à Esther la rousse, père d'un fils d'âge ingrat, oncle de Verna, une mère célibataire qui donne dans la vulgarité et brutalise son enfant, Roger, donc, reçoit dans son bureau universitaire un garçon blafard, maigre, boutonneux et informaticien, Dale, dont le but est de prouver l'existence de Dieu par ordinateur. Là débute une histoire mi-charnelle mi-scientifique sous le titre de *Ce que pensait Roger* (chez Gallimard). John Updike s'y fait à la fois puritain et grivois, enfantin et sérieux, mesuré et grandiloquent. Légèrement et élégamment désabusé, Roger (ou Updike?) navigue entre la gravité, la lucidité, l'humour, la chair et la foi. Livre «existentiel» à facettes multiples, *Ce que pensait Roger* offre un passionnant portrait de l'Amérique contemporaine.

S.R.

L'écrivain et le critique

Ce qui frappe dans les lettres que se seront échangées Vladimir Nabokov et Edmund Wilson (*Correspondance 1940-1971*, Rivages, 1988, 380 pages), outre les liens fraternels qui les unirent et des anecdotes («Roman m'a dit que tu avais grossi»), c'est la différence d'optique entre l'écrivain et le critique et qui se voit le mieux dans les goûts de chacun. Ceux de Wilson sont variés; Wilson est ouvert, généreux, il a la mentalité anthologique; ses goûts sont fondés sur une sorte d'intuition censément objective et quasiment indiscutable de la littérature, d'où quelques intuitions donnant lieu à cent idées déployées dans mille articles sur cent mille auteurs. Par contre, les goûts de Nabokov sont résolument subjectifs et très exclusifs, mais ils n'en reposent pas moins sur une vision (presque objective...) de la littérature: une seule et la sienne. Comment la définir? Ludique, ironique, fantaisiste, soucieuse de la langue et de la forme plus que du message ou du contenu, d'intelligence plus que d'émotions, chamanique et charmeuse... D'où sa famille: Shakespeare, Sterne, Dickens quand même, Pouchkine surtout mais pas celui de Wilson, Tchekov, Joyce, Queneau, Pasternak le poète... Le reste? Bah! «Écrivain de troisième zone (mais un brave homme)», Malraux

n'est rien à côté de Savinko, Andreïev, Pilniak, Lidine, Vsevolod Ivanov; ne parlons pas du larmoyant Dostoïevski, ni de T.S. Eliot (charlatan pire que Thomas Mann «et bien plus futé»...), ni de Colette («c'est pour les gosses»), ni de Henry James («impuissant», un imposteur, un «pâle marsouin»), ni de Faulkner («au romantisme désuet, aux borborygmes bibliques, à l'inconsistante banalité, à la mélancolie bidon»)...

F.H.

L'honnête tricheuse

C'est le titre réussi d'un roman raté (chez Actes Sud) de Tove Jansson, une Finlandaise d'expression suédoise. Elle est née à Helsinki en 1914 et on la connaît en Scandinavie comme illustratrice de livres pour enfants. Le roman, gauche, scolaire, se ressent de l'habitude du commerce infantile avec les très petits. L'histoire d'une jeune femme, Katri Kling, qui tente «honnêtement» de s'immiscer chez une vieille dame, Anna Aemelin (incidemment illustratrice de livres pour enfants!), aurait pu donner lieu à une sorte de *Le Rouge et le Noir* suédois ou à un *Teorema* scandinave. Malheureusement, le style frôle le simplisme, les relations entre les personnages font figure de brouillons d'ébauches et les dialogues ont l'air de chiens dans des jeux de quilles. Diable! Pourquoi Actes Sud a-t-il publié ce texte maladroit et futile?

S.R.

Exception à la règle

La poésie qu'écrit Jean-Marc Fréchette est loin de ce qui se publie. C'est qu'elle procède d'une expérience spirituelle singulière. Les quinze poèmes de *La Sagesse est assise à l'orée* (Triptyque, 1988) témoignent de la projection dans une joie pure où tout ce qui peuple le monde s'illumine puis s'évanouit dans la lumière. «Chicorées bleues», rivière aux «tuiles étincelantes», «labours et maïs grinçants» sont traversés jusqu'à «l'orée», où «le paysage s'amincit», où «tout ce qui fut ardente couleur et vie s'estompe», où la mémoire de toute

chose devient «nulle». Reste alors la félicité d'une saison «inconnue», qui a nom Sagesse ou enfance, et où la poésie dresse sa tente. Cela donne un recueil qui n'entre par aucun biais dans les conventions de la scène littéraire.

J.-P.I.

Un portrait de l'intellectuel canadien-français?

Dans une lettre à Nabokov datée du 18 août 1955, le critique américain Edmund Wilson raconte ceci à propos de son chauffeur: «Non seulement il parle français, polonais et italien, mais il connaît un peu l'allemand, l'espagnol et le grec moderne, dont il m'a donné de copieuses illustrations, et il sait chanter la messe en latin. Il joue du violoncelle, du violon et de la flûte. Il était ostéopathe de profession, et avait de telles capacités qu'il fut même autorisé à exercer dans un des hôpitaux de New York, où la pratique de l'ostéopathie est en principe interdite. Quand son traitement n'agissait pas sur ses malades, il faisait venir un prêtre pour qu'il prie avec eux, et c'était parfois efficace. Ensuite, il cessa d'exercer et devint chauffeur de taxi. Un des exploits qu'il accomplit dans ce domaine, fut de conduire un malade mental de Boonville jusqu'à dans le Maine, soit six cent cinquante kilomètres dans la journée. Les docteurs lui avaient confié une bouteille de whisky et des piqûres au cas où le patient montrerait des signes d'agitation; mais un seul petit coup de whisky fut nécessaire, car le chauffeur caressait la tête du malade et lui parlait en français canadien — ce patient était Canadien français comme lui — de sa mère (celle du malade) et de sa sœur, qui étaient mortes depuis vingt-huit ans. Il lui parla pendant tout le trajet.»

F.H.